

par exemple la prolongation éphémère de l'occupation contre-révolutionnaire de l'Autriche par l'Armée rouge ou même l'attribution de Trieste à Tito et pourront bien les annuler. Il ne voit pas que l'état politique actuel de l'Europe, la puissance des partis de gauche, interdit pour le moment la troisième guerre mondiale.

c) Peut-être l'expérience vécue dans les camps nazis, de la puissance d'une bureaucratie organisée sur des masses prostrées ;

d) L'importance exagérée accordée aux tâches progressives réalisées par la bureaucratie soviétique par rapport aux catastrophes qu'elle a laissées venir (l'hitlérisme, l'éclatement et la conduite de la guerre, l'étouffement des révolutions). Dans ce chapitre, nous avons essayé de montrer combien cette importance est exagérée ;

e) La faiblesse extraordinaire des partis de la IV^e Internationale et leur isolement.

Cette critique d'un texte incomplet qui doit être dépassé par son auteur est nécessaire car il est indispensable que le parti soit armé idéologiquement contre les conséquences du scepticisme. Le scepticisme n'est jamais absolu, il entraîne toujours l'individu à se raccrocher à d'autres croyances, mais, en général, sans s'en rendre compte. Or lorsque, actuellement, un révolutionnaire doute du prolétariat, ce n'est pas à la force des marchands de canons qu'il va se raccrocher — il est trop évolué pour cela — mais ce sera souvent à la force tangible représentée par la bureaucratie

CHAPITRE IV

CE QUE REPRÉSENTE L'U.R.S.S. AUX YEUX DES TRAVAILLEURS

I. - GÉNÉRALITÉS

La confusion idéologique est à son comble dans le monde entier. Les causes des événements sont plus que jamais perdues de vue au profit d'explications superficielles. Les phénomènes politiques représentent aux yeux des gens des choses souvent bien différentes de ce qu'ils sont réellement, et ce fait constitue en lui-même un phénomène politique non négligeable. Nous ne pouvons donc pas, de l'analyse précédemment faite, déduire abstraitement ce que l'U.R.S.S. représente pour les masses. Il faut l'observer directement, et cela change beaucoup suivant le pays et les époques. D'une manière générale, on peut tout de même dire que les masses saisissent l'antagonisme profond qui oppose l'U.R.S.S. au monde capitaliste. Ceci même en période de calme apparent ou de participation communiste aux gouvernements. Elles en donnent des explications diverses, mais saisissent en général l'opposition

stalinienne et l'armée rouge. S'il sait d'avance quelle est exactement cette force et ce qu'on peut en attendre, il aura plus de mal à la surestimer et, malgré son découragement, malgré les défaillances passagères, c'est encore dans les forces ouvrières qu'il cherchera les possibilités de salut. Si nous sommes vraiment un parti d'avant-garde, dont une des tâches est la formation de cadres, c'est la réfutation théorique qui doit être notre arme en de tels cas, et non l'anathème politique qui fut proposé au congrès de janvier 1946 par la majorité. De telles méthodes empêchent les camarades d'exprimer leurs idées, ou les conduit à ne le faire que lorsque cela cadre avec telle ou telle conjoncture de la politique intérieure du parti, bref cela entretient une primauté de la manœuvre sur la discussion, qui, pour un parti révolutionnaire, est une *maladie mortelle*.

Il faut reconnaître que dans les conditions toujours difficiles où nous travaillons, le découragement peut assaillir les militants, les ouvriers comme les intellectuels, les sous-alimentés plus que les bien nourris, et que ce découragement prend une forme souvent stalinisante ; si nous n'arrivons pas à comprendre parfaitement cette tendance et à lui répondre théoriquement, mais non avec des méthodes d'excommunication, nous nous condamnons à débiliter l'organisation en la privant d'éléments importants — ouvriers en particulier — nous végétons dans l'impuissance, nous nous croisons peut-être parfaits sans voir que nous garderons d'autres défauts aussi dignes d'excommunication.

entre l'économie planifiée et l'anarchie capitaliste. Seuls quelques révolutionnaires ultra-gauches et les anarchistes la nient ainsi que des théoriciens bourgeois qui établissent volontairement une confusion entre fascisme et stalinisme. Mais tous ne lui attachent pas la même importance. Un fait domine, c'est que si les partis se réclament de la classe ouvrière ne sont pas tous favorables à l'U.R.S.S., les partis réactionnaires lui sont farouchement hostiles, nous avons vu pourquoi. Cela explique que le prolétariat mondial ressentent entre l'U.R.S.S. et lui une sorte d'alliance défensive.

Mais cela est ressenti très différemment selon les pays. En Tchécoslovaquie, l'U.R.S.S. apparaît à tous comme un grand allié, et, à la majorité des ouvriers, comme le foyer du progrès social. Chez sa voisine, l'Autriche, où les communistes n'ont qu'une petite minorité de voix, l'U.R.S.S. apparaît comme la puissance occupante au mauvais sens du terme ; et il est probable que les éléments avancés autrichiens ne se sou-

cient pas de lier leur lutte à la défense d'armées occupantes et pillardes dont tout le monde connaît les exactions.

Aux Etats-Unis, nous croyons que, d'une part, beaucoup d'ouvriers ayant de la conscience de classe seraient facilement indifférents ou hostiles à l'U.R.S.S., mais que, d'autre part, un fort mouvement se dessine en sa faveur et doit être soutenu en réaction contre la politique qui lie étroitement l'antistalinisme le plus agressif à l'extérieur aux méthodes les plus réactionnaires à l'intérieur. Nous ne pouvons rien affirmer à distance, il faudrait que les camarades américains nous fassent parvenir une analyse des positions à l'égard de l'U.R.S.S. des différents courants ouvriers, petits bourgeois, intellectuels, etc. Nous voudrions aussi connaître la position du prolétariat américain : il est possible que, dans ce pays à la fois avancé et antistalinien, la classe ouvrière ne se sente aucunement solidaire de l'U.R.S.S.

Nous allons nous borner maintenant au cas de la France ; ce que nous dirons sera valable pour les pays à parti communiste fort.

II

LE CAS DE LA FRANCE NOTRE POLITIQUE VIS-A-VIS DU P.C.F.

Le P.C.F. groupe la majeure partie des ouvriers avancés. Pour la plupart de ceux-ci, l'idéal social qu'ils ont encore s'incarne dans l'U.R.S.S., seule force progressive du monde, mais force suffisante pour le sauver. Cette manière de voir est partagée par une importante fraction de la petite bourgeoisie et d'intellectuels avancés. Quelle que soit l'importance que nous attachions au travail avec les sans-partis et avec les socialistes, il n'en reste pas moins qu'une tâche fondamentale des trotskystes français est celle-ci : empêcher les communistes français d'être peu à peu corrompus par l'influence du P.C.F., empêcher ceux qui perdent leurs illusions de tomber dans le découragement et d'abandonner la lutte de classes. Amener les éléments révolutionnaires à se regrouper autour de notre programme et non autour de programmes « centristes » contenant tous les germes de dégénérescence.

a) Considérations politiques

Autant nous devons être persuadés que tout mouvement révolutionnaire sera voué à l'échec tant que le P.C.F. sera maître de la classe ouvrière, autant dans l'immédiat une chute rapide du P.C.F. serait dangereuse, car c'est la réaction qui en profiterait avant tout, étant donné que nous n'avons pas assez de poids pour le moment pour faire la relève du stalinisme.

Ce ne sont pas actuellement les trahi-

sons du P.C.F. qui porteront les masses vers nous, car nous sommes trop loin d'elles ; les militants en ont déjà beaucoup vu et s'ils restent c'est qu'ils admettent les zig-zags stalinien, ceci à part certains dont notre propagande augmente le nombre mais qui ne sont pas assez nombreux.

Si nous devons profiter de chaque tournant à droite pour ouvrir les yeux des camarades du P.C.F., nous devons également savoir qu'un tournant à gauche doit être utilisé favorablement. Un intéressant article de « Fourth International » d'avril 1946 sur le tournant gauche du stalinisme dit qu'« il est plus dangereux, car il implique plus de déception ». C'est probablement vrai aux U.S.A., où la manœuvre fera croître le P.C. en influence dont il usera mal, mais ce n'est pas vrai en France où cette influence est acquise. Avant de décourager les masses, un tournant gauche du P.C. les encourage et les rapproche de nous. Si notre propagande est bien faite, si nous sommes assez sûrs de notre fermeté idéologique pour ne pas nous laisser paralyser par la peur de toute initiative, cette période montante sera favorable à une prise de contact avec nous dans un travail commun des revendications, et quand viendra l'inévitable tournant à droite du P.C., une partie pourra continuer à suivre nos mots d'ordre. Ceci n'est qu'un schéma ; l'évolution sera plus complexe dans la réalité. Il n'est guère question d'un ample mouvement à gauche du P.C.F., mais seulement d'une tendance se manifestant par des revendications particulières ou générales, éphémères comme la bataille pour les 25 0/0 engagée à la veille des élections du 2 juin. Il reste en tout cas général que le parti révolutionnaire s'accroît dans les périodes de montée révolutionnaire.

1° Nous ne croyons absolument pas, dans un pays comme la France, à la possibilité pour le P.C.F. de prendre bureaucratiquement le « pouvoir » (c'est-à-dire le gouvernement, l'armée, la police, les prisons) sans l'aide des masses. Sur ce plan, pour supprimer le pouvoir bourgeois, seul pourra être efficace un parti révolutionnaire s'appuyant sur les masses.

2° Gouvernement P.S.-P.C.F. est pour nous un événement transitoire, un gouvernement dans le cadre de l'Etat bourgeois, mais dû à une poussée des masses, donnant naissance à cette poussée si, par extraordinaire, il n'en était pas la conséquence, et destiné à être dépassé par une révolution prolétarienne. Or nous ne cesserons de répéter que, seule, une poussée des masses, seule une montée révolutionnaire permettra la croissance du parti. Vouloir, comme R. Guérin, perpétuer la situation actuelle d'« équilibre relatif, de démocratie bourgeoise, au cours de laquelle nous pourrions gagner un à un les ouvriers, déçus par la politique du P.C.F. » (1),

c'est barrer la route définitivement à la croissance du parti révolutionnaire qui ne se développera que dans la lutte. R. Guérin en arrive à souhaiter l'arrêt de la lutte de classe, puisque l'accroissement des forces du prolétariat ne peut aujourd'hui passer que par un renforcement du P.S. et du P.C.F. en même temps que de notre parti. Sa voie, celle de l'attentisme, ne peut mener qu'à la défaite.

3° Qui empêche, dès aujourd'hui, le P.C.F. de nous assassiner ? Il n'est pas nécessaire pour cela d'être au gouvernement. Nous ne nous faisons aucune illusion. Nous savons que le développement des conditions révolutionnaires et la croissance de notre parti nous mettront, à certains moments, dans le plus grand danger ; le P.C.F. sera à la tête de nos ennemis, mais tous les clans bourgeois seront aussi là pour la répression. Notre seule chance de salut : c'est une poussée victorieuse des masses, mais, justement, notre croissance, à la veille même de la réalisation d'un gouvernement P.S.-P.C.F.-C.G.T., devrait empêcher que celui-ci puisse nous écraser. Dès aujourd'hui, la calomnie stalinienne dégoûte beaucoup de travailleurs, et en période de marche en avant, tout ne serait pas possible au stalinisme. Ajoutons que cela dépend aussi de nous ; si nous sommes sectaires et stupidement antistalinien, il est bien plus facile de nous supprimer que si nous savons pratiquer une politique de front unique. Notre politique de « légalisation » (qui, au fond, est presque encore entièrement à faire) a été déjà une solide garantie.

b) Considérations psychologiques

Quand il s'agit d'orienter les communistes stalinien vers nos positions, nous ne devons pas oublier de nous pénétrer de certaines considérations psychologiques :

1° Le meilleur moyen de convaincre un homme est de lui faire faire sa propre expérience aussi librement que possible.

— Les conclusions s'imposeront bien plus facilement à lui si elles sont le résultat d'un effort personnel ;

— Elle lui seront imposées bien plus facilement par un camarade qui a participé à son expérience que par une personne de l'extérieur même — et surtout si elle lui explique qu'elle a toujours vu juste.

2° Lorsqu'on ne peut pas faire l'expérience et qu'on en est réduit à la seule discussion, celle-ci doit évoquer le plus possible les expériences vécues et dans les domaines qui accrochent le plus (problèmes revendicatifs-syndicaux, politiques, parlementaires même puisque les masses se montrent attachées à cet aspect).

— Les gens écoutent mieux les propositions concrètes que les critiques.

3° Les gens se cabrent lorsqu'on vient de l'extérieur critiquer ceux qui ont leur

confiance, et ils cherchent en eux-mêmes tous les arguments contre cette critique, et cet effort même risque de les éloigner de nous. La critique personnelle des chefs stalinien n'a d'effet que sur de très rares adhérents qui en sont déjà à moitié dégoûtés, et sur les autres elle a un effet nul ou désastreux ; par conséquent, elle doit être menée avec précaution et surtout sans acrimonie.

L'un des buts de la calomnie stalinienne à notre égard est précisément de provoquer notre juste colère et de nous inspirer ainsi des attitudes purement critiques devant lesquelles le militant du P.C.F. se cabre. Un de nos principaux progrès a été de reconnaître que nous ne devons pas tomber dans le panneau, de faire seulement des critiques, négatives des autres partis ouvriers, et que nous devons considérer que notre arme principale de propagande est notre propagande positive de parti.

Cela nous semble une attitude évidente, quelque opinion qu'on ait de l'U.R.S.S., quels que soient les mots d'ordre que l'on préconise. C'est le choix de ces mots d'ordre qui n'est pas évident, comme en témoignent nos discussions. Si l'on nous a bien compris, on ne songera pas à qualifier cette attitude d'opportuniste. Est-elle opportuniste, la remarquable lettre de Trotsky à un ouvrier social-démocrate où il prend le ton le plus fraternel, le plus compréhensif. Nous n'avons envisagé, dans ce paragraphe, que les méthodes d'agitation, et non l'acuité que doit prendre actuellement notre opposition au P.C.F. Cela n'empêche pas, bien entendu, que nous devrions résister à la calomnie et au terrorisme stalinien avec la dernière énergie. On ne peut, à ce point de vue, que condamner notre passivité passée. Mais une résistance à la calomnie sans faiblesse n'a aucun rapport avec le sectarisme dans l'appréciation journalière de la politique du P.C.F.

c) Notre propagande au sujet de l'U.R.S.S.

Il résulte, selon nous, des considérations qui précèdent :

1° Que nous devons faire toute la lumière sur l'U.R.S.S., sa bureaucratie, ses méthodes terroristes ;

2° Que l'agitation trop rapide sur ces questions risquerait d'être comprise complètement de travers, comme de l'anticommunisme, et qu'il s'agit surtout de propagande. C'est ce qui se réalise dans les faits : dans les réunions, par exemple, on ne parle pas de la terreur stalinienne avant de s'être fait connaître ; dans le journal on ne la met pas comme titre principal. Mais si l'actualité s'y prête, il peut arriver qu'on ait à le faire, par exemple à la suite d'une calomnie ou d'un attentat de stalinien.

Ces différentes considérations se retrouvent dans le principal mot d'ordre relatif à l'U.R.S.S. qui reste celui de la défense inconditionnée.

(1) B.I. n° 27, page 5, 2^e colonne.